

ANAIIS DE FILOSOFIA CLÁSSICA

COMPTE-RENDU / RESENHA

Clémence Ramnoux, *Œuvres*, tomes I et II, présentation de R. Saetta Cottone, révisé par A. Marcinkowski, Encre marine/Les Belles Lettres, Paris, 2020, XLIV + 1556 p. ISBN 978-2-35088-179-9

Federica Montevecchi
Bologna
Tradução de Rossella Saetta Cottone

Dans les premières lignes de sa préface à la deuxième édition de *Héraclite ou l’homme entre les choses et les mots* (1959, 1968²), titre qui réunit les écrits les plus célèbres de Clémence Ramnoux rédigés comme thèse d’État, Maurice Blanchot affirme par une synthèse efficace que l’étude des philosophes grecs les plus anciens se trouve confinée entre deux extrêmes : Il y a d’un côté, écrit-il, « une mode des présocratiques, qui consiste à se réunir autour de leurs rares écrits comme des croyants autour de la sainte Écriture », tandis que de l’autre côté il y a « une autre mode qui consiste à dénoncer cette mode »¹.

Aujourd’hui encore, l’approche de la pensée grecque la plus ancienne ne semble pas échapper au risque que représentent ces deux modes, de sorte que les propos de Blanchot rendent toujours compte des conséquences les plus répandues de l’éternelle fascination pour les doctrines présocratiques. D’un côté, les initiés académiques alimentent la production de débats philologiques et d’interprétations historico-philosophiques, qui visent trop souvent à normaliser le caractère insaisissable de ces réflexions très lointaines ; de l’autre, les enthousiastes exaltent un savoir ésotérique, donc vénérable et destiné à peu de gens, au lieu de cerner les difficultés de compréhension liées au caractère fragmentaire et contradictoire des textes et des témoignages sur ces derniers.

Dans cette situation, l’espace pour une réelle prise en compte de la pensée dite présocratique semble vraiment limité, comme s’il n’y avait pas de place pour une étude

¹ M.Blanchot, *Préface à Héraclite ou l’homme entre les choses et les mots* in C. Ramnoux, *Oeuvres*, tome I, p. 183.

Montevicchi, Federica
Resenha de “Clémence Ramnoux, *Œuvres*, tomes I et II” – trad. de Rossella Saetta Cottone

et une analyse des textes anciens qui soient capables de libérer le pouvoir de la pensée : la leçon nietzschéenne en matière d’Antiquité a en fait été comprise de manière assez superficielle, et avec elle l’importance de la circularité, vertueuse pour la pensée, entre la philologie et la philosophie.

C’est pourquoi il faut saluer la réédition de travaux d’érudits comme Clémence Ramnoux, capables de regarder l’Antiquité la plus lointaine du point de vue même inauguré par Nietzsche, sans aucune crainte, et de s’engager sur des voies de recherche inconfortables, avec la liberté propre aux esprits hérétiques. Cela revient à s’émanciper, sans manquer de rigueur, tant des suggestions que des limites et des fermetures respectives des spécialités académiques, qui stérilisent trop souvent la pensée. Ce n’est précisément pas un hasard si la préface de la deuxième édition d’*Héraclite ou l’homme entre les choses et les mots* a été signée par un philosophe, d’ailleurs difficile à classer, comme Blanchot, plutôt que par un universitaire.

Tout cela contribue à expliquer combien il est appréciable que les écrits les plus importants de Clémence Ramnoux aient été réédités, 25 ans après la mort de leur auteur, en deux volumes dans la collection Encre marine des Belles Lettres (C. Ramnoux, *Œuvres*, 1600 p., 65 euros). Le recueil, revu et corrigé par Alexandre Marcinkowski, est présenté par un bel essai de Rossella Saetta-Cottone, qui reconstitue avec précision la personnalité et la genèse de la réflexion d’une des premières femmes admises à l’École Normale Supérieure, qui fit de la passion pour la pensée une manière d’être plus qu’une profession, comme la philosophie l’a toujours exigé, si avec les Anciens on la comprend comme un mode de vie. Clémence Ramnoux, en effet, a enseigné en lycée pendant plus de vingt ans —de 1932 à 1954— tout en consacrant ses rares heures libres à l’étude et, à partir de 1944, aux cours de l’École des Hautes Études. Sa recherche fut libre de toute dévotion, c’est-à-dire dictée principalement par les temps et les exigences de la spéculation et certainement pas par les critères disciplinaires de l’académie française ; et elle fut nourrie par des amitiés décisives, notamment celle avec George Dumézil, à qui Ramnoux doit à la fois son intérêt pour les théogonies anciennes —« textes religieux à résonance de sagesse »— et l’approche interdisciplinaire qui lui permettra d’examiner le développement de la pensée rationnelle. Dans ce contexte, la tradition religieuse sera considérée comme le fond culturel de la réflexion philosophique, inséparable d’elle.

Il va sans dire qu’il s’agit d’une personnalité intellectuelle complexe, et en outre d’une femme, qui évolue librement dans des milieux historiquement masculins. Ce sont

Montevocchi, Federica
Resenha de “Clémence Ramnoux, *Œuvres*, tomes I et II” – trad. de Rossella Saetta Cottone

là des aspects importants, peut-être utiles pour comprendre pourquoi l’université française n’ouvrira ses portes à Ramnoux qu’en 1958, alors qu’elle est âgée de plus de 50 ans, d’abord à Alger puis à Nanterre, où elle contribuera à mettre en place, avec Paul Ricœur et François Lyotard, le département de philosophie. C’est là que s’achèvera son activité d’enseignement, en 1975. Mais pour faciliter cette carrière académique tardive, il y a les années de connexion entre le lycée et l’enseignement universitaire, passées loin de l’Europe, au prestigieux *Institute for Advanced Studies* de Princeton, où Ramnoux a été la première femme à être admise, à l’invitation de Harold Cherniss. Directeur de l’Institut, ce dernier fut surtout l’auteur du célèbre *Aristotle’s Criticism of Presocratic Philosophy* (Baltimore, 1935) qui remet en question, dans le milieu académique, la fiabilité du point de vue aristotélicien pour la reconstruction de la pensée grecque la plus ancienne. Ce faisant, le savant de Princeton put favoriser la reconnaissance institutionnelle d’approches non traditionnelles de l’Antiquité, comme celle de Ramnoux, qui a eu un échange épistolaire de longue haleine avec Cherniss sur Héraclite et plus généralement sur le développement à venir de sa propre réflexion.

La métamorphose de la pensée vivante : la relation entre théogonies et sagesse philosophique

Le recueil des œuvres de Ramnoux, organisé pour l’essentiel selon des critères chronologiques², c’est-à-dire selon le critère le plus scientifiquement approprié pour promouvoir la compréhension et l’étude de toute spéculation, s’ouvre sur les essais qui inaugurent sa production écrite et publique, les mêmes qui constituent les deux parties de sa thèse d’État, dont Léon Robin fut le directeur, et qui ont valu à Ramnoux sa première chaire, à l’Université d’Alger. Le premier volume comprend également un écrit sur la mythologie olympienne publié un peu plus tard, qui peut être considéré comme un complément pertinent du parcours de recherche de la thèse. On y trouve les raisons fondamentales qui reviennent, repensées ou enrichies, dans les études et les articles recueillis dans le deuxième tome des *Œuvres*, et qui s’articulent autour de la question du premier développement de la philosophie, puis de la rationalité constructive et autoréférentielle sur laquelle elle affirme se fonder.

²L’ordre chronologique ne concerne pas le choix d’articles présenté à la fin du deuxième tome. Pour la plupart, ces articles ont été retrouvés par Rossella Saetta Cottone, sous forme de tirés-à-part, dans la bibliothèque de l’ENS de Paris.

Montevecchi, Federica
Resenha de “Clémence Ramnoux, *Œuvres*, tomes I et II” – trad. de Rossella Saetta Cottone

En s’attardant sur les titres des premiers essais —*La Nuit et les enfants de la nuit dans la tradition grecque, Héraclite ou l’homme entre les choses et les mots, Mythologie ou la famille olympienne*— on remarque immédiatement que le nom d’Héraclite est lié aux théogonies, en particulier à celle hésiodique de la Nuit, donc aux divinités chthoniennes issues de cette dernière, représentant le lien inséparable que toutes entretiennent avec le Jour, donc avec la vie. Dans le deuxième essai, cette relation s’étend d’Héraclite à Parménide, Empédocle et Démocrite, bien que ces derniers ne soient pas mentionnés dans le titre, en suivant la métamorphose sémantique et philosophique de la forme polaire de la pensée, s’exprimant dans des paires d’opposés, et plus précisément dans leur lien mutuel, qui marque d’abord la théogonie hésiodique. C’est —souligne Ramnoux— le plus quotidien des contrastes qui a fourni à Hésiode ses entités divines, donc « des étoffes à la cosmologie et aux protophysiques, des formes au discours doxique de Parménide, et des signes à la sagesse héraclitéenne »³, mais aussi la trame d’une véritable théologie du mal à Eschyle pour son *Orestie*, ainsi que ses divinités à l’orphisme : tout cela dénote une culture stratifiée et dynamique, bien antérieure au moment où les termes abstraits caractérisant le lexique philosophique apparaissent sur la scène de la pensée. La polarité peut être comprise comme un hiéroglyphe de la dimension vitale de la pensée, dans laquelle l’un est aussi l’autre et, en se distinguant de l’autre, il se sépare de lui-même : une séquence observable tant dans les théogonies que dans la prose philosophique des penseurs les plus anciens, à partir d’Héraclite qui « a abondamment pratiqué l’art de conjoindre deux en un, d’assimiler en les opposant des contraires, en les réunissant sous le même ou sous un et le même »⁴.

Cette fluidité restaure précisément la mutabilité culturelle qui sous-tend la philosophie, que Clémence Ramnoux étudie au moyen d’une méthode originale, où résonne la richesse de sa formation intellectuelle —où la connaissance philosophique et philologique de l’Antiquité s’harmonise avec l’histoire des religions, l’ethnologie, la réflexion sur les images de la poésie, la psychanalyse— autant que les voix des rencontres décisives que cette formation a rendues possibles et nourries, de Nietzsche et Freud à Dumézil, Bachelard et Cherniss, pour ne citer que les plus importantes. Cette

³ Ramnoux, *Ce que je dois à Georges Dumézil ou De la légende à la sagesse*, in C. Ramnoux, *Œuvres*, op. cit., II, p. 505.

⁴ *Ibidem*, p. 507.

Montevecchi, Federica

Resenha de “Clémence Ramnoux, *Œuvres*, tomes I et II” – trad. de Rossella Saetta Cottone

méthode nous amène à regarder les textes les plus anciens sans partir d’Aristote, qui a eu la responsabilité de considérer leurs auteurs comme des précurseurs naïfs de la « vraie philosophie », ainsi que de séparer, à la manière de Diels-Kranz, les prétendus fragments —réduits à des simulacres— du texte de la citation. En d’autres mots, c’est une méthode qui ne se fonde sur aucune thèse prédéfinie —risque sournois que ne courent pas les seuls philosophes— et qui ne vise pas à trouver dans les textes transmis un ordre rationnel présumé caché : l’attention est tournée plutôt vers le vocabulaire, trace concrète de ce monde très lointain, vers la spécificité morphologique des mots, vers les oppositions qui structurent leur composition. Une véritable fouille lexicale et sémantique dans laquelle le seul « fil conducteur est un pur jeu d’associations verbales »⁵, porte d’accès à la dimension lointaine, peut-être refoulée —si l’on pense à la fortune des interprétations téléologiques et autoréférentielles du rapport entre le *mythos* et le *logos*. Dans ce cadre, le langage abstrait joue à coup sûr un rôle important, mais il est en rapport avec l’histoire individuelle et collective, comme le démontre la psychanalyse, si déterminante dans la formation de Ramnoux. Concrètement, entrer dans le labyrinthe des associations verbales signifie suivre « l’évolution des valeurs sémantiques des mots »⁶, et certainement pas pour revenir à une supposée origine étymologique nébuleuse qui « se dérobe souvent ou demeure incertaine »⁷, puisque ce n’est qu’avec « des témoins certains [qu’] on réussit à remettre au jour la vraie valeur ancienne des mots sensibles et [qu’] on étudie leurs mutations, jusqu’à retrouver une valeur qui paraisse au moderne toute simple et naturelle »⁸. Ramnoux parcourt ainsi à rebours —comme le souligne Rossella Saetta-Cottone— le chemin qui unit *logos* et *mythos*⁹, un chemin à double sens entre des territoires trop souvent considérés à tort comme antithétiques, un lien vivant, c’est-à-dire dépourvu de dissociations, entre les choses, les événements et les mots propres à la philosophie la plus ancienne, comme en témoignent les fragments héraclitéens. Ce n’est pas par hasard si ces derniers sont considérés comme des expressions de l’homme qui « vit dans le combat permanent de la

⁵ C. Ramnoux, *Entretien sur Héraclite*, in C. Ramnoux, *Oeuvres*, op. cit., II, p. 649.

⁶ C. Ramnoux, *Hadès et le psychanalyste*, in C. Ramnoux, *Oeuvres*, op. cit., II, p. 215.

⁷ *Ibidem*.

⁸ *Ibidem*.

⁹ R. Saetta-Cottone, *Clémence Ramnoux entre le choses et les mots*, introduction à C. Ramnoux, *Oeuvres*, op. cit., I, p. XXXVIII

Montevecchi, Federica
Resenha de “Clémence Ramnoux, *Œuvres*, tomes I et II” – trad. de Rossella Saetta Cottone

chose et des mots »¹⁰ subissant la fascination de l’une et des autres et travaillant avec les mots « comme la nature parle avec les choses, du fond de la nature, et sous la même loi »¹¹. dans un monde où la centralité de l’expérience ne fait qu’un avec l’importance de l’action : la puissance de la divinité elle-même, d’ailleurs, préfère l’action comme trait distinctif.

Il va sans dire que tout cela est déjà révélateur d’une analyse si riche sur le plan théorique et méthodologique qu’elle peut être considérée —souligne encore Saetta-Cottone— comme « un chemin de recherche très fécond et largement inexploré, qui consiste à restituer les premiers penseurs à leur vocabulaire propre, tout en les soustrayant aux définitions du vocabulaire post-aristotélécien dont ils dépendent à cause de la transmission »¹².

Quand la philosophie n’est plus morte

Si l’apport de Clémence Ramnoux aux études spécialisées et comparatives sur la philosophie antique et l’histoire des religions, ainsi qu’aux études philologiques, est indéniable, comme le démontre par exemple le fait qu’on lui attribue le mérite d’avoir relancé l’intérêt pour les cosmogonies orphiques en France bien avant la découverte du *Papyrus de Derveni*, il serait cependant réducteur d’associer son nom uniquement à ces domaines spécifiques et plus généralement à la dimension historique de la pensée. En effet, ses réflexions ont également une portée théorique pertinente, tout d’abord parce que la forme polaire de la pensée que Ramnoux retrace et étudie dans le mythe, dans les théogonies et en particulier chez Héraclite n’est pas un phénomène relatif à la seule époque archaïque, que l’on pourrait associer à une rationalité non encore enracinée, c’est-à-dire en cours de transformation du *mythos* au *logos*, et donc réservée aux lectures téléologiques de la philosophie grecque la plus ancienne. La pensée polaire peut être comprise plutôt comme une sorte de modèle logique, une véritable façon de raisonner, si bien qu’on peut la voir réapparaître tout au long de l’histoire de la philosophie, en commençant par l’opposition typique de l’ancienne argumentation dialectique, pour passer ensuite à la première modernité de l’Humanisme et de la

¹⁰ C. Ramnoux, *Héraclite ou l’homme entre les choses et les mots*, in C. Ramnoux, *Oeuvres*, op. cit., I, p. 498.

¹¹ C. Ramnoux, *Entretien sur Héraclite*, op. cit., p. 651.

¹² R. Saetta-Cottone, *Clémence Ramnoux entre les choses et les mots*, introduction à C. Ramnoux, *Oeuvres*, I, op. cit., XXXVII.

Montevecchi, Federica

Resenha de “Clémence Ramnoux, *Œuvres*, tomes I et II” – trad. de Rossella Saetta Cottone

Renaissance. Ainsi, par exemple, Cusano qui, en expliquant le caractère insurmontable des oppositions, redimensionne les principes logiques classiques et réévalue la dimension intuitive de la connaissance. On peut songer également à la relation nietzschéenne entre apollonien et dionysiaque, par laquelle s’explique la naissance de la tragédie antique et avec elle une manière précise de comprendre le rapport de l’homme à la vie, ou encore à celle, établie par Freud, entre Éros et la destruction, comme figure explicative de ce qui vit, ou encore à la *coincidentia oppositorum* du jeu et de la violence qui sous-tend le monde de l’expression dans la philosophie de Giorgio Colli. Si on voulait définir ce mode de pensée, on pourrait le comprendre comme une dialectique ouverte, c’est-à-dire sans synthèse ni conciliation, puisqu’il n’y a pas de médiation entre les opposés, mais seulement de la tension. De plus, la pensée polaire n’a pas une valeur purement logique-gnoséologique, mais aussi psychologique, puisqu’elle conduit à accepter le conflit, trait essentiel non seulement du monde mais aussi de la nature humaine, cette dernière étant ambivalente par sa constitution, tendue entre la construction et la destruction, l’amour et la haine —ce qu’Empédocle avait compris avant Freud, au point que toute pensée possède à la fois le sens qu’elle révèle et celui qu’elle cache. C’est pourquoi, dans les doctrines qui se fondent sur ce modèle logique, l’exercice intellectuel n’est jamais détaché de l’expérience et de l’action. Il s’agit d’un exercice intellectuel particulièrement fécond, donc éloigné de l’idée de philosophie payante, séparée de la réalité et de ses ferments, incapable d’identifier et d’exploiter les signes de changement qui redonnent cycliquement de la vitalité à la relation avec le monde. Car la perte peut être régénératrice et le *logos* est d’autant plus fort qu’il est capable d’intégrer et de réintégrer dans sa perspective ce qui lui est structurellement opposé, en se nourrissant de lui. La réflexion de Ramnoux fait signe dans cette direction lorsqu’elle souligne la relation entre la forme polaire de la pensée et le langage, comme pour signifier, suivant Héraclite, que la pertinence des mots tient à leur capacité à contenir et donc à exprimer la multiplicité de l’ensemble et sa transformation interne. Les mots pertinents, en effet, ne se limitent pas à indiquer quelque chose, mais en sont presque une sorte de symptôme, en ce sens qu’ils ont un rapport direct avec l’expérience, au point d’être impliqués dans sa variation : le *logos*, en effet, peut à la fois comprendre et exprimer sans être contradictoire la multiplicité de l’ensemble, son irréductibilité à un seul principe, à une seule dimension.

[Recebido em dezembro de 2019; aceito em dezembro de 2019.]